

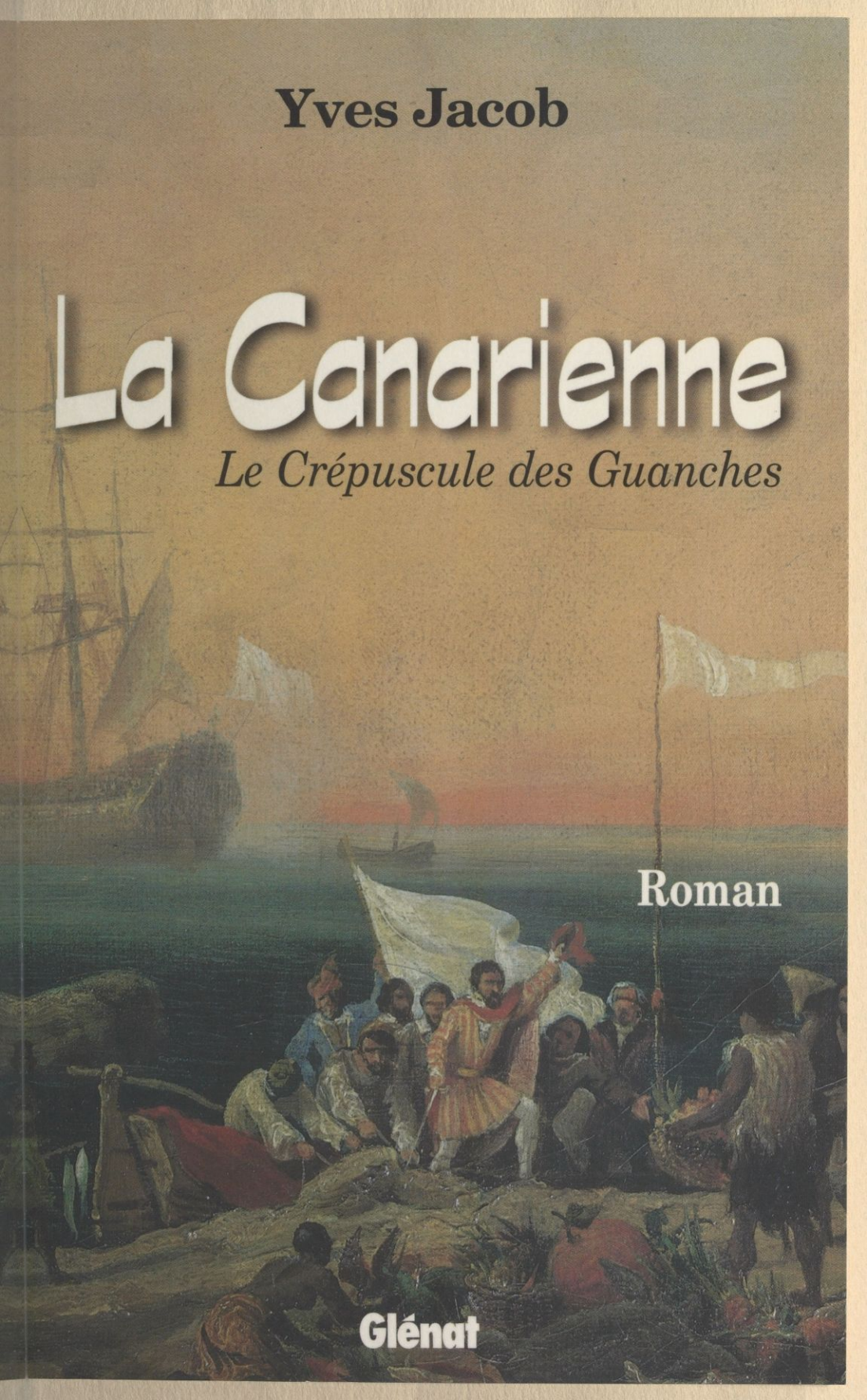
Yves Jacob

La Canarienne

Le Crépuscule des Guanches

Roman

Glénat



.....
hommes et océans

Couverture :
Louis Garneray
*La découverte de l'île Lanzarote
en 1402 par Jean de Béthencourt.*
© Manufacture Nationale de Sèvres. Archives.
© Jean-Loup Charmet

© 1999, Éditions Glénat
BP 177 - 38008 Grenoble Cedex
Tous droits réservés pour tous pays

ISBN-2-7234-2686-6
Dépôt légal : mars 1999

La Canarienne

Le Crépuscule des Guanches

Dans la même collection :

Jean-Michel Barrault, *Mer Bonheur*
Jean-Michel Barrault, *Escales*
Catherine Chabaud, *Possibles rêves* - Prix Sport Scriptum 1997.
Guillaume Hezez, *Odyssée en mer Rouge*
Gérard Janichon, *Voyage sans escale*
Léonid Kameneff, *Les enfants de l'Amiral Colomb*
Patrick Mouton, *Les Héritiers de Neptune*
Patrick Mouton, *Le passager de la Lune*
Jean-Paul Ollivier, *Les Filets bleus*
Jean Puiseux, *Altitude et longitudes, ou le fauteuil flottant*
Daniel Romatet, *Retour d'Océan*

Du même auteur, chez le même éditeur :

Dumont d'Urville, le dernier grand marin de découvertes, 1995.
Heloä, la passagère clandestine - Grand Prix du roman de la ville de Rennes, 1997.

Chez d'autres éditeurs :

L'île, roman, Éditions Syndicales, 1972.
L'arbre déraciné, roman, Le Cercle d'or, 1975.
Au-delà de la fin du monde, roman, en collaboration avec Grégoire Brainin, Le Cercle d'or, 1978.
Les grands moments littéraires de Normandie du XVIII^e siècle à nos jours, anthologie critique couronnée par l'Académie française, Éditions Charles Corlet, 1981.
Il était une fois un monstre, roman, Éditions Charles Corlet, 1981.
Mandrin, le voleur d'impôts, biographie, Tallandier, 1983.
Couronnée par l'Académie française.
Mandrin, le voleur d'impôts, biographie, Éditions J'ai Lu, 1984.
Jacques Cartier, de Saint-Malo au Saint-Laurent, biographie, Éditions Maritimes et d'Outre-Mer, 1984, Ouest-France, 1992.
Claudius ou les beaux jours, roman, Ramsay, 1987.
Soleils gris, roman, Éditions Filipacchi, 1991.
Bertrand du Guesclin, connétable de France, biographie, Tallandier, 1992. Le Grand Livre du mois, 1994.
Les deux vies de Marie Salmon, roman, Tallandier, 1994. Prix Guillaume le Conquérant.

3886 98 36

ALG-99-1 - 002044

Yves Jacob

La Canarienne

Le Crépuscule des Guanches

Glénat

D4 2003
56438

Yves-Jacob

LA CROIX-ROUSSE
La Croix-Rousse des Quatre

1923

BnF
L&A

Pour Alain Bernard, mon beau-frère
et quelque part mon frère.

HANNIBAL

Pour Alain Bernard, mon beau-frère
et quelques part tout le monde

.....
HANNIBAL

1

.....
HANNIBAL

CHAPITRE 1

Vincent Cérant, maître-marinier de la nef de messire Jean de Béthencourt, seigneur de Grainville-la-Teinturière en Normandie, jeta un regard perçant en direction de la nef de messire Gadifer de la Salle, noble gascon, qui, depuis La Rochelle, voyageait de conserve avec eux dans le but d'assurer la conquête des îles dites Fortunées*.

Les marinières du navire du Gascon s'activaient eux aussi en vue du départ. Vincent Cérant contempla un moment le lourd vaisseau à coque ronde, à bords très hauts, à châteaux arrière et avant surélevés, peu maniable en mer, certes, mais capable de transporter dans ses flancs plus de mille tonnes de marchandises, de chevaux et d'hommes.

« Voilà deux bateaux trop grands pour leurs passagers ! » songea-t-il avec amertume.

* Îles Canaries.

Il est vrai que l'expédition avait perdu nombre de matelots et de gens d'armes depuis le départ de La Rochelle, le premier mai 1402.

Tout avait pourtant bien débuté. Tonnelets de vin, farine, mil, pois chiches, pommes, raisin sec, fèves, huile, porc et poisson salés reposaient dans les cales, ainsi que tout un matériel destiné à la colonisation. En outre, une dizaine de chats veillaient à bord pour préserver les victuailles de l'assaut des rats.

Après La Rochelle, une aimable brise du nord avait poussé les navires vers l'Espagne. Une première escale à Vivero avait permis à Cérant et à messires de Béthencourt et de la Salle de mesurer la réticence des mariniers et des futurs colons. Engagés pour la plupart à la hâte, ils renâclaient à la pensée de s'aventurer dans des mers inconnues. Car on allait aborder bientôt la navigation hauturière. On risquait alors de se perdre corps et biens dans les profondeurs abyssales ou, qui sait, en atteignant le bout du monde, de s'enfoncer dans les ténèbres étoilées, car, nul ne l'ignore, la terre est plate et entourée de vide.

Finalement, on avait mis le cap sur La Corogne où, son tempérament viking aidant, Jean de Béthencourt s'était approprié un canot et une ancre sur une nef abandonnée, ce qui lui avait coûté une rude querelle avec un Écossais pilleur d'épaves. Puis les vaisseaux avaient doublé le cap de Fineterre, longé la côte portugaise jusqu'au cap Saint-Vincent, avant de relâcher dans le port de Cadix.

L'expédition ne comptait plus que quatre-vingts membres. Cent cinquante l'avaient déjà quittée.

Et c'est là que les ennuis allaient vraiment commencer. Accusé par des marchands anglais et génois d'avoir

naguère pillé trois navires, Jean de Béthencourt avait dû se rendre à Séville pour se défendre devant le conseil du roi Henrique III d'Espagne. De retour à Cadix après avoir été disculpé, le Normand avait constaté qu'une fois encore une partie de ses gens l'avaient abandonné. En définitive, cinquante-trois passagers seulement se disposaient à quitter Cadix pour affronter l'inconnu. Parmi eux, une dizaine de femmes, deux chapelains, un couturier, un boulanger, un maréchal-ferrant, un cuisinier, quelques représentants de corps de métiers indispensables à toute conquête, des paysans, des gens d'armes, quelques gentilshommes sans fortune. Deux anciens esclaves, Isabelle et Alphonse, originaires des îles Fortunées, serviraient d'interprètes pour dialoguer avec les insulaires.

Bien peu de chances en vérité de réussir une colonisation si toutefois on retrouvait les îles découvertes il y a plus d'un siècle par les Italiens et fréquentées depuis par les Génois, les Portugais, les aventuriers biscayens et andalous, dans le but peu avouable de dérober les cuirs d'animaux et de capturer des insulaires pour les vendre comme esclaves.

Après un haussement d'épaules désabusé, Vincent Cérant reporta son attention sur la nef de Jean de Béthencourt. Quelques matelots commençaient à hisser une partie de l'unique voile carrée fixée sur le gros mât central, d'autres relevaient l'ancre au bec du vaisseau.

– Est faite votre besogne ? leur lança-t-il.

– Oui, maître.

Vincent Cérant effectua un quart de tour sur lui-même. Jean de Béthencourt se dressait à deux pas derrière lui, attentif aux manœuvres.

– Ils sont prêts, messire, lui dit-il.

Le seigneur de Grainville-la-Teinturière, en pays de Caux, acquiesça d'un bref signe de tête, puis il s'adressa à Jean Le Verrier, son chapelain, qui attendait patiemment les consignes, debout à ses côtés.

– À vous, l'abbé ! Chantez, de par Dieu !

Jean Le Verrier s'éloigna d'un pas hésitant de terrien vers le pont où s'était regroupé l'ensemble des passagers. Alors que s'élevait le *Veni Creator Spiritus*, Vincent Cérant donna l'ordre d'appareiller.

– Faites voiles, de par le Seigneur Dieu !

Pendant qu'à la poupe des vaisseaux claquait le tissu des bannières, les trompettes saluèrent le départ. Sur le quai, quelques Espagnols regardaient avec indifférence les navires quitter le port. Agglutinés contre le pavois, la prière achevée, les colons contemplèrent les barges, nef et galères immobiles, défiler devant eux, puis la terre s'estompa peu à peu dans le lointain.

Penchée au-dessus de la lisse, Guillemette observait les lames lécher les renforts de la coque et se déchirer sur la proue du navire, car, pour l'heure, on avait bon vent et les bâtiments taillaient bien leur route. Autour d'elle, les passagers discouraient avec animation. Certains essayaient de parler aux mariniers. Absorbés par leur labeur, ceux-ci répondaient par monosyllabes ou par d'évasifs grognements.

La côte avait disparu, masquée par une brume violette. Guillemette soupira d'aise. Alors que la plupart de ses compagnons regrettaient d'avoir tout quitté pour se lancer dans cette hasardeuse aventure, elle affichait un bonheur serein. Fille de pêcheur, elle s'était échinée sur une barque avec ses parents au large des côtes du pays de Caux avant de s'engager comme servante dans un cabaret d'Harfleur. À vingt-deux ans, elle avait tout vécu ou

presque. Des labeurs difficiles, des périls quotidiens, les habitués du bar ayant la main entreprenante. La plupart d'entre eux, d'ailleurs, défendaient âprement leur réputation de troussieurs de cottes et de sacs-à-vin. C'est grâce à l'un d'eux, qui l'avait serrée de trop près, qu'elle voyageait sur la nef aujourd'hui. L'homme l'avait attendue à la sortie du cabaret à la nuit tombée. Il l'avait bousculée contre la porte du cellier voisin. Elle s'était débattue avec vigueur et, saisissant une grosse pierre, lui avait fendu le crâne avant de décamper. De retour chez elle, elle s'était aperçue qu'un morceau de son surcot était sans doute resté dans l'une des mains de son agresseur. On allait identifier la meurtrière. Elle serait poursuivie, jugée, condamnée, nul témoin ne pouvant attester qu'on avait voulu la violer.

Ainsi, elle avait fui. Au hasard. Devant elle, signant par là son crime. C'est alors qu'elle avait appris que le seigneur de Béthencourt recherchait des gens pour coloniser et peupler les îles Fortunées. Il promettait, sinon la fortune pour chacun, du moins des terres et la sécurité. Et puis, avait songé Guillemette, elle trouverait peut-être là-bas un homme honnête pour l'épouser et fonder une famille. Elle oublierait surtout son passé misérable et son geste malheureux.

Oui, Guillemette s'estimait heureuse. La vie à bord n'était pourtant guère enviable. Cent quinze personnes par nef au départ. Une incroyable promiscuité. Les châteaux d'arrière et d'avant étant réservés aux gentils-hommes, au patron et aux pilotes, les autres passagers se contentaient du pont et des espaces non clos, dans la mesure où ils n'entravaient pas les manœuvres. Quant aux femmes, elles étouffaient dans la cale privée de toute aération. C'était un lieu abject qu'on leur avait choisi. Il était ainsi plus aisé de veiller à ce que les hommes ne

vinssent pas les importuner durant leur sommeil. La nuit, l'échelle menant au pont était retirée.

Comme toutes ses compagnes, Guillemette dormait dans un cadre-cercueil d'un mètre quatre-vingt de long sur soixante centimètres de large, qu'elle partageait avec Jeanne, une passagère native de Fécamp. Installées tête-bêche, elles ne trouvaient le sommeil ni l'une ni l'autre, incommodées par les remugles têtus de la cale, la chaleur torride, la crainte des rats, la peur du déclenchement soudain d'une tempête. Dans ce dernier cas, l'unique panneau menant au pont serait irrémédiablement condamné pour éviter l'irruption des eaux dans les flancs du navire. Les jeunes femmes resteraient alors seules dans l'obscurité la plus totale, secouées par les lames, risquant à chaque instant d'être tuées par une barrique de vin, une caisse de marchandises mal arrimées.

*

* *

Les nefs traçaient leur route. Soudain, le calme tomba. Plus un souffle de brise. Voiles fasseyantes avant de s'affaisser, inertes sur le grand mât. Trois jours durant, les navires demeurèrent encalminés, ballottés par une morne houle qui donnait le mal de mer et empêchait de méditer devant un ciel d'un bleu accablant.

Luttant contre leur infortune, les passagers s'efforçaient de s'occuper. Certains grimpaient dans les enfléchures pour démontrer leur agilité ou s'initier aux rudiments du métier de marinier ; la plupart, réfugiés dans des endroits peu fréquentés, jouaient aux échecs, aux osselets, aux cartes ou aux dés sous le regard réprobateur de Jean Le Verrier, chapelain de Béthencourt,

soucieux de préserver les âmes de son troupeau ; car hélas ! tous ou presque pariaient leur argent, leur ration de vin, leur prochain repas, une babiole ou même une partie de leurs biens. D'autres, les plus érudits, s'isolaient pour lire, d'autres chantaient ou dansaient au son des flûtes, des violes et des guitares, d'autres encore bavardaient tout simplement, évoquant leur pays, leur terre bénie qu'ils avaient été contraints de quitter. Des querelles s'élevaient entre Normands et Gascons, vite oubliées lorsqu'on parlait de femmes, éternel sujet de conversation. D'autres enfin, terrassés par la chaleur et le calme, couraient vider leurs tripes aux jardines* ou se précipitaient au-dessus de la lisse pour vomir.

À l'aube du quatrième jour, la voix du mousse ânonna sa prière quotidienne :

« Bénis soient la lumière
Et la Sainte Croix
Le Seigneur de la Vérité
Et la Sainte-Trinité.
Bénis soient notre âme
Et le Seigneur qui nous la donne.
Bénis soient le jour
Et le Seigneur qui nous l'envoie. »

Comme chaque matin, les mariniers se levèrent en maugréant, rangèrent leurs couettes, se grattèrent, s'épouillèrent avant de sortir en bâillant sur le pont où les passagers commençaient d'arriver. Jean Le Verrier les attendait debout au pied du mât. Tous s'agenouillèrent bientôt devant lui pour la prière, puis chacun se hâta vers

* Sièges percés placés à l'avant du navire.

les jardines, pendant que les hommes de plats et les valets des gentilshommes allaient quérir les pichets contenant du cidre de Normandie, de la cervoise, ou du vin coupé d'eau. On but, installés à la diable sur le pont, on croqua rageusement dans du biscuit dur comme roc composé de farine et d'eau de mer additionnée d'eau douce.

Imperturbable, le mousse criait la litanie quotidienne :

« Les heures qui s'en vont furent bonnes.
Que celles qui viennent soient meilleures encore !
Mais si les unes furent bonnes et que les autres soient
mauvaises
Elles pourraient toujours être pires si Dieu le voulait.
Pendant qu'elles passent, que la navigation soit bonne !
Veille devant, et bon quart ! »

Et tout s'anima. L'homme de veille descendit de son panier de hune, des mariniers empoignèrent des balais de genêt et des seaux emplis d'eau de mer pour laver le pont, chassant au fur et à mesure de la voix les importuns encore engourdis de sommeil, puis ils vérifièrent l'état de la voilure.

Vincent Cérant surveillait les manœuvres. En même temps, le front barré d'une ride profonde, il guettait le vent, espérant voir se gonfler enfin la grande voile carrée. Mais rien ne bougeait. C'est que Jean de Béthencourt s'impatiait. Le Normand supportait mal ce calme qui n'en finissait pas et l'éloignait d'autant plus de sa conquête des îles Fortunées. Tout naturellement, il reportait son ire sur les officiers et le pilote du navire. Quant à Gadifer de la Salle, sur sa nef encalminée à une demi-encablure de là, on le voyait marteler la dunette

d'un pas saccadé. Parfois, sa voix sonore chargée d'accent gascon, et d'ail soulignaient les plus médisants, retentissait jusqu'à eux.

Vers dix heures, enfin, alors qu'accroupis sur le pont on ingurgitait une bouillie arrosée d'huile et du raisin sec, la voile se mit à frémir.

– Par la grâce de Dieu, le vent se lève ! s'exclama Vincent Cérant.

Il allait se précipiter vers le château arrière où une chambre, située près du dortoir des pilotes, était réservée au seigneur de Grainville-la-Teinturière, afin de lui annoncer l'heureuse nouvelle, mais celui-ci venait vers lui, flanqué de Bertin de Berneval, un chevalier originaire lui aussi de Normandie.

Les deux hommes s'immobilisèrent près du maître-marinier.

– Nous y voilà, maître Cérant, lança Jean de Béthencourt, Dieu a enfin eu pitié de nous ! Si le bon vent perdure, dans quatre à cinq jours nous serons aux îles Fortunées.

– Oui, messire, répondit Cérant en s'inclinant, voyez comme nos mariniers besognent. Eux aussi ont grande hâte d'arriver dans les terres, même si jusqu'alors nous n'avons pas subi de grands tourments.

Les yeux clairs de Jean de Béthencourt parcouraient l'ensemble du navire pour vérifier les manœuvres. Une main sur la hanche, les épaules rejetées en arrière, la taille encore fine et cambrée, malgré ses quarante ans révolus, il avait fière allure, bien qu'il fût vêtu, en raison de la chaleur, de vêtements légers et simples. Il portait un court surcot vert laissant dépasser les manches de son pourpoint bleu, des chausses vertes et une paire de poulaines, sortes de souliers à pointe très allongés.

Un chapeau plat aux bords relevés coiffait une chevelure blonde assez fournie, soigneusement frisée, mettant en valeur la noblesse d'un visage carré encadré par une barbe épaisse surmontée d'une moustache.

Bertin de Berneval arborait lui aussi une tenue légère ; ni l'un ni l'autre n'exhibaient de glaive à la ceinture. La mer était immense, les agresseurs vivement repérés, et ils auraient tout le temps de s'équiper en cas de fâcheuse rencontre.

Jean de Béthencourt s'était adossé contre le grand mât et, les yeux perdus dans les nues, il demeurait silencieux comme si autour de lui plus rien n'existait. Bertin de Berneval lui jeta un coup d'œil à la dérobée. Originaire du pays de Caux comme le seigneur de Grainville-la-Teinturière, Bertin connaissait suffisamment celui-ci pour ne pas interrompre sa méditation. C'est que Béthencourt avait un caractère ombrageux, le goût du pouvoir et une impressionnante personnalité. N'avait-il pas été tour à tour chambellan des rois Charles V et Charles VI ? Il avait de surcroît épousé voilà une dizaine d'années Jeanne de Fayel, fille du puissant seigneur le Bègue de Fayel.

Enfin, si l'on naviguait aujourd'hui non loin des côtes de Barbarie*, c'est bien parce que l'oncle du seigneur de Grainville, Robert de Braquemont, avait épousé Iñes de Mendoza, fille de Pedro Gonzalès, grand-maître de la maison royale de Castille. Quant à Iñes, nièce de Béthencourt, elle avait convolé en justes noces avec Guillaume de Las Casas, alcade major** de Séville et descendant des vicomtes de Limoges. Ainsi, Béthencourt n'était pas parti conquérir les Canaries à la légère. Il savait

* L'Afrique.

** Juge au Moyen Âge, aujourd'hui maire.

qu'il pouvait compter sur son oncle, son neveu et, partant, sur l'appui du roi de Castille. Nonobstant toutes ces alliances et son goût inné pour l'aventure, conscient qu'il jouait son avenir sur un seul coup de dés, Jean de Béthencourt était inquiet. Car les dés n'avaient point encore fini de rouler, et il ignorait s'il triompherait ou non. Or, pour acheter une nef, embaucher un équipage, lancer l'expédition, il lui avait fallu vendre une maison à Paris, emprunter 7000 livres tournois* à Robert de Braquemont et lui céder en gage la seigneurie de Grainville-la-Teinturière. Enfin, mal nécessaire, il avait contracté une alliance avec messire Gadifer de la Salle, seigneur gascon, deux navires s'avérant indispensables pour se risquer dans une aussi folle aventure. Il faudrait donc partager avec Gadifer le privilège de la conquête. Jean de Béthencourt ne s'y résignait qu'avec répugnance. Il était le moteur de l'entreprise, il était légitime qu'il en fût le grand, sinon l'unique bénéficiaire.

Comme la plupart des Gascons, messire Gadifer de la Salle avait le verbe haut, le rire sonore. Heureusement, il était un tantinet naïf. On verrait le moment venu à lui céder la portion congrue.

Jean de Béthencourt se détacha nonchalamment du mât pour arpenter le pont. Voyant qu'il sortait de sa rêverie, Bertin de Berneval se risqua à lui emboîter le pas et à lui adresser la parole.

– La nef file bon vent, messire, dit-il. Veuille que la route tracée soit la bonne. Alors nous prendrons bientôt terre.

– Il serait temps, acquiesça pensivement Béthencourt. J'ai ouï dire que là-bas les pâturages sont gras, drus et

* Monnaie frappée à Tours jusqu'au XIII^e siècle, puis monnaie royale frappée sur le même étalon. Denier, sou, livre tournois.

pleins, que les gens s'y promènent quasiment nus et ne sont guère belliqueux.

Il s'arrêta de déambuler, observa Bertin avec attention. Maigre, de taille moyenne, avec son visage étroit et anguleux, ses cheveux et sa barbe de jais, Berneval ressemblait davantage à un hidalgo qu'à un Viking. Cette maigreur toutefois était trompeuse. Sous l'apparente fragilité se dissimulait un guerrier vif comme un serpent.

— Chevalier, reprit Béthencourt, je retourne dans mon logis. Veillez à ce que maître Cérant et le pilote apprivoisent bien notre route. Si le temps changeait, accourez battre à ma porte.

— Je ferai ainsi, messire.

Béthencourt balaya le pont d'un dernier regard, remarqua Guillemette assise sur un coffre occupée à ravauder une cotte. Son œil s'attarda sur la jolie silhouette, l'ovale parfait du visage adouci par une abondante chevelure blonde cascadeant sur les épaules, évalua la fermeté de la gorge bien dessinée sous le surcot.

« La belle a de charmants tétins, songea-t-il. C'est grand dommage que je ne puisse m'y abreuver ! Heureux celui qui la choisira pour compagne aux îles Fortunées.* »

* En 1344, le pape Clément VI investit Louis de la Cerda de la Couronne des Canaries sous le titre de *Prince de la fortune* d'où, sans doute, les îles Fortunées.

L'origine du nom Canaries est très lointaine. Pliny l'évoque déjà en le faisant dériver du grand nombre de chiens que l'on dit avoir trouvé dans la Grande Canarie. Ce terme se retrouve dans l'*Atlas Catalan* composé aux environs de 1375.

À l'époque de Béthencourt, on utilisait indifféremment les deux termes.

CHAPITRE 2

La soirée s'avancait. Les deux navires avaient poursuivi leur périple sans embûches. Assis sur un coffre sur le château arrière de sa nef où l'on avait dressé une toile de tente pour protéger officiers et gentilshommes des rayons brûlants du soleil, Gadifer de la Salle terminait son repas entouré de ses chevaliers. Parmi eux, le Breton Rémonet de Levédan, petit homme robuste et entreprenant, l'un de ses plus fidèles compagnons, Pierre Bontier, le chapelain, tout en rondeur, onctueux à souhait, quelques Gascons, Jamet de Barège, Tolle du Pont, Bernard de Coite, Yvonnnet de Launay ; et surtout Hannibal, sorte de géant aux cheveux roux flamboyants, au large visage avenant égayé par de vastes yeux clairs, de multiples taches de rousseur, une bouche à la lippe gourmande et une barbe fournie.

Gadifer de la Salle affectionnait particulièrement Hannibal, car les hasards de ses aventures sentimentales avaient fait du jeune homme son bâtard. Et si ce dernier

ne l'appelait pas père, mais messire, Gadifer ne le considérait pas moins comme son fils. Il reconnaissait d'ailleurs en lui toutes les qualités et vertus qu'il appréciait le plus chez un chevalier et qu'il estimait siennes : la force, la droiture, l'esprit d'entreprise, un goût irraisonné pour les femmes, le vin, la chasse, la guerre et, bien entendu, la bonne chère. Outre cela, derrière cet aspect enjoué et redoutable, Hannibal dissimulait une intelligence vive et une bonté naturelle qui ne l'empêchaient nullement de piquer des colères stupéfiantes.

Bref, quel que fût le lieu où Hannibal se trouvait, on remarquait sa haute stature, sa tignasse rousse, sa voix de stentor, ses mains noueuses, son rire qui vibrait jusqu'au bout de l'horizon. Aussi, bien qu'il ne fût point beau au sens strict du terme, la plupart des dames et des damoiselles étaient prêtes à tomber dans ses rets sans songer à livrer combat.

À commencer par Isabelle, la Canarienne que Gadifer avait conviée à souper avec ses familiers ce soir-là, car on ne devait plus être bien loin des îles Fortunées, et le sénéchal de Bigorre entendait écouter une fois encore les détails sur ces terres inconnues et sur les coutumes de leurs habitants qu'on allait bientôt rencontrer.

Le repas s'achevait. Tous se détendaient, juchés sur des coffres placés autour d'une table de fortune où l'on avait posé, sur une grande nappe blanche descendant jusqu'à terre, écuelles, cuillers, couteaux, hanaps, cruches emplies de cervoise, d'eau ou de vin. Les valets avaient emporté les plats et, repus, les gentilshommes interrogeaient tour à tour Isabelle sur Lancelotte*, île natale de la Canarienne,

* Lanzarote.

Elle le coucha à l'abri du soleil sur la couverture apportée avec elle et, d'un peu d'eau fraîche, elle le lava à nouveau, car le sel de la mer commençait à tracer des sillons blancs sur sa peau. Sans s'en rendre compte, Isabelle répétait les gestes immémoriaux sur l'enfant condamné. Tout à l'heure, à marée montante, elle le déposerait sur la plage, et elle l'offrirait aux vagues. Alors, elle serait purifiée de son passé.

Sa tâche achevée, Isabelle s'allongea près du nouveau-né. Elle le contemplait fixement, cherchant à trouver une ressemblance quelconque avec elle-même ou l'un de ses violeurs. Mais ceux-ci n'avaient pas de visage, ils n'étaient qu'une succession de faces grimaçantes, se convulsant au moment de l'orgasme. Le bébé ne ressemblait à personne. Il était une synthèse du malheur et du hasard.

Une immense lassitude assaillit brusquement Isabelle. La position couchée lui rappelait qu'elle venait de donner la vie. La fatigue accablait ses paupières. L'enfant s'étant endormi, Isabelle ferma les yeux. Avant de sombrer dans un sommeil réparateur, il lui sembla qu'elle se trouvait devant un précipice sans fond où elle allait s'abîmer.

*

* *

À Rubicon, la cérémonie des baptêmes terminée, Gadifer de la Salle réunit tous les Guanches dans la cour.

— Vous voici ce jourd'hui chrétiens, leur dit-il. Ouïssez bien mes propos, ils sont les mêmes que ceux d'hier. Je vous avais promis la liberté, je vous la donne.

Retournez dans vos villages dire à votre guanarteme que nous désirons vivre en bonne accordance et en bonne paix avec vous. Dites-lui aussi que, pour prouver notre bonne foi, nous proposons une trêve de deux mois. Les Guanches pourront aller et venir sur Lancelotte sans risque aucun, tant qu'ils n'assailliront pas nos gens. Si cela se produisait, nous en serions fort marris. Dites à votre guanarteme qu'il considère bien toutes choses. Apaisez-le de belles paroles, et une paix définitive scellera peut-être alors cette trêve !

Gadifer de la Salle pivota vers Jean Le Courtois qui, à deux pas de là, veillait sur un éventaire chargé de pacotille : petits couteaux, verroterie, colliers, bracelets, hachettes, cuillers...

– Messire Jean va vous offrir quelques cadeaux venus de France. Ils vous aideront à vous parer ou à améliorer les travaux de votre vie quotidienne.

Une rumeur ravie parcourut l'assistance puis les Guanches s'avancèrent vers l'éventaire, timidement d'abord, dans une véritable ruée ensuite, de crainte qu'il n'y en eût pas pour tout le monde.

Les Français considéraient la bousculade avec des sourires bon enfant. La distribution achevée, Gadifer héla un Guanche au noble maintien.

– Approche, lui dit-il. Nous avons un présent pour Guadarfia !

Il prit l'arbalète que lui tendait Hannibal.

– Cette arme est d'une grande précision. Offre-la à ton guanarteme de ma part, et dis-lui qu'il peut venir sans dommage à Rubicon quérir les traits qui vont avec. Ainsi, il saura que nous désirons vraiment la paix !

– Je la lui donnerai, promit le Guanche en saisissant l'arbalète avec convoitise.

Le sénéchal de Bigorre lissa méditativement sa barbe du dos de la main. Autour de lui, les Guanches attendaient son bon vouloir.

– Vous pouvez aller, s'écria-t-il en se dirigeant vers le pont-levis. Regagnez vos logis, et que le Seigneur du Paradis soit avec vous !

Les portes du fort grandes ouvertes, les femmes portant dans leurs bras les plus petits enfants, les Guanches s'éloignèrent à pas lents. Quelques-uns tournaient la tête en arrière, étonnés de se retrouver libres.

Lorsqu'ils eurent disparu, Gadifer revint vers ses chevaliers. Il paraissait soucieux.

– Messire Rémonet, dépêchez trois épieurs sur leurs traces. Qu'ils se tiennent à cent pas d'eux sans être vus. Qu'ils se séparent si les Guanches se séparent. Je veux savoir où ils vont. Peut-être certains nous emmèneront-ils vers les grottes où ils se cachent ? Surveillez de très près celui qui porte l'arbalète. Il nous guidera tout droit vers la tanière de Guadarfia. Dites-leur d'être bien invisibles. S'ils se faisaient voir, je ne donne pas grande valeur de leur vie !

– Puis-je aller avec eux ? demanda Hannibal, le cœur bondissant à l'idée de retrouver la trace d'Isabelle.

Gadifer de la Salle jeta un regard affectueux à son fils.

– Nenni, messire Hannibal, vous êtes trop grand, trop fort pour passer inaperçu. Vos cheveux et votre barbe flamberaient au soleil et vous dénonceraient à des lieues. Laissez agir messire Rémonet. Ses gens sauront bien nous révéler la cachette des Guanches et... de celle qui vous a si soudainement quitté !

*

* *

Quand Isabelle rouvrit les yeux, l'ombre avait gagné la plage. Près d'elle, le bébé gémissait, les paupières fripées de colère.

« Il a faim », songea-t-elle, mais elle ne bougeait pas, contemplait le visage plat, les oreilles joliment dessinées, le torse déjà puissant. Un jet d'urine, faisant se dresser la verge du nourrisson avant de se répandre sur lui, arracha un pâle sourire à Isabelle.

La mer montait. Elle n'était plus qu'à quelques pas. Elle arriverait rapidement vers l'abri où ils reposaient.

« Il est temps ! » murmura Isabelle.

Elle se leva, prit l'enfant, faillit lui donner le sein parce qu'il remuait nerveusement dans ses bras, haussa les épaules : de toute façon, bientôt il n'aurait plus besoin de rien, puis elle le déposa sur le drap funéraire qu'elle noua ensuite autour de lui, ne laissant paraître que le front.

Alors, elle souleva ce minuscule fardeau et, vacillante, elle s'engagea sur la plage. Parvenue à une dizaine de toises de l'eau, elle plaça l'enfant sur le sable puis elle retourna s'asseoir un peu plus loin, et elle attendit.

Cependant, elle demeurait attentive, car c'était l'océan qui devait prendre le bébé, non les mouettes ou quelque oiseau de proie. Le temps glissa, posément. Épuisé, l'enfant s'était tu. Seuls montaient jusqu'à Isabelle les accents berceurs des vagues s'enroulant sur la plage.

Des nuages blancs s'effiloçaient lentement dans le ciel, achevant de se désagréger au nord-est en direction des côtes de Barbarie.

Enfin, les premières vaguelettes commencèrent à lécher l'endroit où gisait le nouveau-né. Quand elles

l'atteignirent, un cri, un couinement plutôt, rompit le silence, sitôt étouffé, le petit corps étant secoué, ballotté, emporté par les flots.

Rivée à la plage, Isabelle contemplait ce spectacle. Quand elle vit l'enfant rouler dans les vagues, elle se redressa soudain en hurlant : « Non ! » Puis, tremblante d'épuisement et d'horreur, elle se rua vers la mer. Quelques secondes plus tard, elle agrippait le bébé dans ses bras et, rejetant le drap funéraire trempé, le pressait contre sa poitrine. Elle déposa un baiser sur son crâne où croissait un duvet doré, puis elle remonta vers l'abri pour l'envelopper dans la couverture.

Cela fait, elle lui donna le sein. Assise sur le sol, son trésor serré contre elle, elle se mit à sangloter. C'étaient tout à la fois des larmes de bonheur et de désespoir. Elle scrutait la bouche vorace, la petite face grimaçante de bien-être, se souvint que comme toutes les femmes guanches, elle n'aurait sans doute pas beaucoup de lait, murmura : « Mon amour ! » à l'intention du nourrisson. Puis, elle songea à Hannibal, si proche et perdu à jamais.

La nuit allait tomber. Isabelle rassembla ses affaires dans la gibecière, prit le bébé dans ses bras, se mit en route vers les grottes. Elle cheminait lentement, s'arrêtant souvent pour souffler et laisser libre cours aux pensées qui l'assaillaient. Elle ne pénétrerait pas dans l'univers des harimaguadas. Elle ne consacrerait pas sa vie à la prière, elle n'épouserait pas non plus un Guanche. Aucun d'eux ne l'accepterait avec un enfant issu de nulle part. Elle se demandait même si Guadarfia n'exigerait pas qu'elle s'éloignât définitivement du village. Elle ignorait en vérité ce que serait demain. Ce qu'elle savait en revanche, c'est qu'elle lutterait pour élever son fils.

La Canarienne

Celui-ci remuait faiblement contre elle. À la façon des femmes de Lancelotte, elle lui offrit sa lèvre inférieure à téter mais dut y renoncer aussitôt, car, depuis sa mutilation, elle respirait par la bouche.

Elle se demanda aussi quel nom porterait l'enfant.

Elle se trouvait à mi-chemin des grottes et de la mer. Elle s'était assise, adossée au tronc d'un dragonnier, le bébé couché sur sa poitrine. Une nuit chargée d'effluves odorants caressait son visage. Quelques insectes se hasardaient sur l'écorce de l'arbre, dans son cou ou sous ses pieds. Elle les chassait d'un geste las. Enfin, elle soupira longuement, puis, épuisée, elle s'endormit. Un sourire quelquefois déliait ses joues. Un fier chevalier, au regard clair, tout de fer vêtu, juché sur un destrier noir, s'élançait à bride abattue vers elle dans un grand éblouissement de lumière dorée.

Hannibal hantait ses rêves.

CHAPITRE 21

Les Guanches baptisés avaient regagné leurs villages. Le temps était venu de se remettre aux travaux des champs. Seuls trois Guanches, dont celui à qui Gadifer de la Salle avait confié l'arbalète, se hâtaient vers les cavernes pour apporter ce présent à Guadarfia et lui rendre compte des propos du maître de Rubicon.

Guadarfia contempla l'arme avec perplexité, la caressa longuement, soupira. Non, il n'irait pas chercher les traits pour la faire fonctionner. C'était là un piège grossier destiné à se saisir de lui pour mieux conquérir Tyterogakaet ensuite. En revanche, une trêve éventuellement reconduite était séduisante à accepter. La nourriture se faisait rare, les chèvres ne pouvant plus paître devenaient d'une effrayante maigreur. Cloîtrés dans la demi-obscurité des grottes, femmes et enfants s'étiolaient. On ne pouvait éternellement vivre sous terre sans prendre l'air, sans pécher, sans cultiver, sans

admirer l'océan brisant ses lames sur le rivage, sans repaître son regard des paysages arides, des vallons rians à la vigoureuse végétation, sans s'asseoir sous l'ombre mouvante des palmiers.

Non, Guadarfia ne refuserait pas l'offre de trêve de Gadifer de la Salle, d'autant que celui-ci avait libéré tous les captifs, preuve de sa bonne volonté.

Guadarfia écouta aussi avec curiosité les prodiges effectués par le dieu des chrétiens. Si tout ce qu'on lui racontait était vrai, il fallait admettre que ce dernier était beaucoup plus puissant qu'Ahicanac et les *althos*, dieux secondaires régissant la vie spirituelle des Guanches. Isabelle et Alphonse lui avaient déjà parlé de Dieu, de Jésus, de leur inépuisable bonté.

Heureusement, le faycan et la doyenne des harimagudas avaient mis en garde le guanarteme contre les fausses religions, édifiées uniquement pour endormir les Guanches afin de mieux s'emparer de leurs terres !

Guadarfia renvoya donc les trois émissaires auprès de Gadifer de la Salle pour lui déclarer qu'il acceptait la trêve et respecterait le repos des armes. Ainsi, il n'avait nullement besoin des traits pour tirer sur ses ennemis !

*

* *

Deux mois s'écoulèrent sans aucun incident. Satisfait, Gadifer expédia d'autres messagers auprès des Guanches, et l'on convint ensemble qu'on prolongerait la trêve d'autant.

De nouveau les gens de Rubicon se déplacèrent librement dans l'île. Parfois, ils rencontraient des bergers et

leurs troupeaux de chèvres sans que ceux-ci ne se mettent à fuir devant eux.

On avait recommencé à labourer autour du fort, mais le maigre filet d'eau issu d'une fontaine s'avérait insuffisant pour irriguer les cultures, et la chaleur, ignorant les saisons, déroutait les colons.

Le 1^{er} juillet 1403, alors qu'on désespérait de tout, une barge espagnole, dépêchée par Jean de Béthencourt, relâcha dans le havre de Graciosa. Lorsque, peu de temps après, elle jeta l'ancre dans le port de Rubicon, près de quatre-vingts hommes en descendirent. On déchargea ensuite des flancs du navire quatre pipes de vin et dix-sept sacs de farine, sur lesquels les Français se précipitèrent avec avidité.

Au cours d'un festin improvisé dans la cour du fort, les Espagnols donnèrent enfin des nouvelles de Jean de Béthencourt, tandis que, retiré à quelques pas de là, entouré de ses gentilshommes, Gadifer de la Salle prenait connaissance des lettres que le seigneur de Grainville-la-Teinturière lui avait adressées. Parfois, le bras dressé de stupeur et de colère, Gadifer exposait à ses compagnons la teneur de son courrier.

Ainsi, ils apprirent qu'arrivé à Cadix où il espérait vendre ses esclaves, Bertin de Berneval avait été dénoncé aux autorités espagnoles par Courtille, le fidèle trompette de Gadifer. Le félon et ses complices avaient été enchaînés et jetés dans un cachot. Sans le moindre scrupule, Berneval avait alors demandé aide et assistance à Béthencourt qui se trouvait à la cour du roi. Celui-ci n'entendait point défendre un traître à sa cause et, tout à ses ambitions, il s'efforçait de séduire le monarque et la cour de Séville.

« Sire, avait-il dit à Henrique III, je viens vous demander secours. Qu'il vous plaise de m'autoriser à conquêter et mettre à la foi chrétienne des îles qui s'appellent les îles de Canare où je suis allé et où j'ai laissé des gens de ma compagnie qui tous les jours m'attendent. Et j'y ai laissé un bon chevalier nommé messire Gadifer de la Salle, à qui il a plu de me tenir compagnie. Et sachant, très cher sire, que vous êtes roi et seigneur de tous les pays environnants et le plus près des rois chrétiens, je suis venu requérant votre grâce vous demander de me recevoir pour vous faire hommage des îles Canares.* »

Ravi des propos du Normand, Henrique III avait répondu :

« Il est d'un bon courage de vouloir venir me faire hommage d'une chose qui est, ainsi que je le peux entendre, à plus de cent lieues d'ici et dont je n'ai jamais ouï parler.** »

Et se souvenant aussi que Robert de Braquemont, oncle de Jean de Béthencourt, qui avait épousé Inès de Mendoza, fille de Pedro Gonzalès, grand maître de la maison royale, le servait bien, il l'avait appuyé d'une solide aide matérielle et de toute sa sollicitude. Ainsi, le roi offrait 20 000 maravezins à prendre à Séville, il fournissait un navire avec quatre-vingts hommes bien armés. Béthencourt devenait seigneur des îles, conservait le cinquième de toutes les marchandises issues des Canaries, et il était autorisé à battre monnaie.

Hélas, précisait Béthencourt dans sa lettre à Gadifer, les 20 000 maravezins destinés à ravitailler les colons

* et ** Authentique.

avaient été confiés à son trésorier Enguerrand de la Boissière qui s'était empressé de disparaître en France avec « tout ou une partie ».

Jean de Béthencourt annonçait également à Gadifer de la Salle que la nef qu'il lui avait empruntée pour venir en Espagne était bien arrivée à Cadix, malgré le mauvais vouloir des marins. Là, il avait expédié au cachot les principaux responsables de la mutinerie et avait pris lui-même le commandement du vaisseau, son intention étant de l'utiliser pour renvoyer des vivres aux îles. Croyant bien agir, il avait cherché à gagner Séville où il espérait obtenir des secours auprès du roi de Castille. Las, la nef avait versé dans le port de San-Lucar de Barrameda, situé à l'embouchure du fleuve Guadalquivir à six lieues au nord de Cadix. Avec elle, les bagues et l'argent appartenant à messire Gadifer de la Salle. Une mince part de cette fortune, cinq cents doubles environ, avait pu être sauvée, qui serait restituée à son propriétaire le moment venu.

Sa lecture achevée, Gadifer demeura silencieux. Sa colère était telle qu'elle méritait de ne point éclater tout de suite. Il avait suivi Béthencourt dans le but de conquérir les îles Fortunées et d'en partager les périls et les profits. Or, pour l'heure, seul le Gascon avait supporté les dangers, le climat torride, les affres de la faim, de la soif, les embuscades, la guerre. Pire, son navire, et par là son capital, avaient sombré dans les eaux troubles du Guadalquivir. Pendant ce temps, Jean de Béthencourt se pavanait dans les antichambres du palais d'Henrique III, entouré par son oncle, sa nièce et son épouse accourue de Normandie pour le rejoindre. Comble d'impudence, le vice-roi des îles Fortunées

conseillait à son ami Gadifer de la Salle de reconnaître les parages marins et de poursuivre avec le concours des Espagnols qu'on lui avait envoyés, la soumission pacifique des Guanches.

Gadifer laissa errer son regard alentour. Espagnols et colons étaient installés autour de tables dressées à la hâte au dehors pour fêter l'arrivée des secours. Quelques chèvres et un cochon dégageaient d'appétissants fumets sur des brasiers allumés aux quatre coins de la cour. On avait percé une futaille et un petit vin corsé d'Espagne circulait dans les cruches et les gobelets, déliant les langues et les rires. Une atmosphère de liesse régnait, tempérée par une sorte de crainte latente. De nombreux regards coulissaient en direction du maître de Rubicon, car beaucoup décelaient en lui une terrible tension, qui se vérifia soudain.

– Par tous les saints, explosa Gadifer de la Salle en décochant un formidable coup de poing sur la table située devant lui, messire Jean s'est joué de nous ! Le voilà seigneur des îles Fortunées, et moi je ne suis rien !

Jean Le Courtois protesta avec vigueur.

– Je connais bien messire de Béthencourt, dit-il, il a grande confiance en vous, et à aucun moment ne lui viendrait l'idée de vous berner ou de vous nuire !

Les dents de Gadifer éclatèrent dans sa barbe grisonnante.

– Vous plaisantez, messire ! Le seigneur de Grainville-la-Teinturière n'a pas votre hauteur d'esprit !

Il gifla la table avant de conclure :

– Il nous a pris pour des benêts. Il a eu tort. Je lui conseille de revenir vivement céans car, pour ma part, puisque les Espagnols sont là pour nous aider, j'entends

partir un jour prochain avec la barge pour visiter les autres îles et les amener à la soumission. Alors Béthencourt sera contraint de tenir sa parole et de partager avec moi, comme il en était convenu, le bénéfice de la conquête !

Les gentilshommes présents opinèrent gravement.

– Ne craignez-vous point, messire, objecta Rémonet, que votre départ appauvrisse les forces de la garnison ? Gadifer de la Salle haussa ses lourdes épaules.

– Que me chantez-vous là, beau chevalier ? Ne venons-nous pas de recevoir quatre-vingts hommes soigneusement équipés pour la guerre ? De surcroît, nous sommes en paix avec les Guanches, et ils n'ont nul intérêt à rouvrir les hostilités. Guadarfia a une langue moins bien affilée que celle de messire de Béthencourt, mais c'est un homme haut de cœur et d'esprit, et il ne nous jouera point de vilain tour sans nous prévenir auparavant !

Jean Le Courtois allait intervenir sans conviction pour défendre le sire de Béthencourt, quand l'attention générale fut détournée par l'arrivée des chapelains. Ils s'arrêtèrent devant le sénéchal de Bigorre. Ses yeux roulant d'excitation, Pierre Bontier rajusta la ceinture qui ceignait sa vaste bedaine avant de prendre la parole.

– Nous venons d'apprendre une grande nouvelle ! Les Espagnols nous ont assuré que les traîtres gascons qui avaient dérobé notre barge pour fuir après avoir été abandonnés par Berneval, ont bien été punis ! Notre Seigneur du Paradis a mesuré la hauteur du mal qu'ils nous ont fait par un jugement équitable. Ils s'étaient sauvés vers les côtes de Barbarie. Là, dix ont été noyés, deux seulement se sont échappés, qui sont devenus esclaves des païens près de la cité de Maroc !

Gadifer de la Salle soupira bruyamment d'aise.

– Voilà une grande nouvelle en effet. Pour une fois, mauvais traîtres et fieffés larrons sont punis comme il sied ! Puisse notre Seigneur Dieu y voir toujours aussi clair ! En attendant, savourons ce vin et faisons bonne chère. Nous reconstruirons le monde demain venant.

Il tapota mélancoliquement son ventre.

– Il serait temps que je grossisse un peu si je ne veux point perdre mes braies !

*

* *

Quelques jours plus tard, après avoir longuement palabré avec le maître-marinier de la barge et les officiers espagnols, Gadifer de la Salle fut enfin autorisé à participer à un voyage de découverte sur les îles voisines. C'est que le patron du navire ne reconnaissait pour seigneur des Canaries que le sire de Béthencourt, le roi de Castille ayant fait crier par tout le royaume que nul ne devait avoir la hardiesse de pénétrer dans ces îles sinon sous le commandement et licence de son vice-roi, messire de Béthencourt. Or, à aucun moment, à Séville, le Normand n'avait évoqué l'existence de Gadifer de la Salle, et les Espagnols présents entendaient explorer l'archipel pour en prendre la saisine au nom de Béthencourt.

C'est ainsi que le Gascon ne put emmener avec lui que quelques compagnons. Remâchant sa rancune, il choisit Rémonet de Levédan, Jaquin d'Auberbausc, Pierre Enguerran et Jamet de Barege pour le seconder. Après réflexion, il laissait Hannibal à Lancelotte, car, après un accès de folie dévastatrice, celui-ci avait perdu

Le Crépuscule des Guanches

tout goût de combattre ou de vivre. Or, l'expédition risquait de croiser de multiples embûches.

L'ambition des gouverneurs de la barge était grande. Ils envisageaient la saisine de l'île de Fuerteventura, la Grande Canarie, Ténérife, Gomère, l'île de Fer et l'île de Palmes. Périple qui les tiendrait éloignés plusieurs mois de Rubicon. Périple nécessaire pour Gadifer qui prétendait imposer sa personnalité au cours du voyage et prouver ainsi à Béthencourt qu'on ne se déferait point de lui sans une juste contrepartie.

pour leur contribution à la vie de la République. Les
 plans de travail de travail sont établis et mis
 en œuvre par le gouvernement de la République. Les
 travailleurs ont le droit de s'organiser en syndicats
 et de négocier avec l'employeur. Les syndicats ont
 le droit de participer à la gestion de l'entreprise
 et de contrôler le travail. Les syndicats ont le droit
 de négocier avec l'employeur. Les syndicats ont le droit
 de participer à la gestion de l'entreprise et de contrôler
 le travail. Les syndicats ont le droit de négocier avec
 l'employeur. Les syndicats ont le droit de participer à
 la gestion de l'entreprise et de contrôler le travail.

Les syndicats ont le droit de négocier avec l'employeur.
 Les syndicats ont le droit de participer à la gestion de
 l'entreprise et de contrôler le travail. Les syndicats ont
 le droit de négocier avec l'employeur. Les syndicats ont
 le droit de participer à la gestion de l'entreprise et de
 contrôler le travail. Les syndicats ont le droit de négocier
 avec l'employeur. Les syndicats ont le droit de participer
 à la gestion de l'entreprise et de contrôler le travail. Les
 syndicats ont le droit de négocier avec l'employeur. Les
 syndicats ont le droit de participer à la gestion de l'entreprise
 et de contrôler le travail. Les syndicats ont le droit de
 négocier avec l'employeur. Les syndicats ont le droit de
 participer à la gestion de l'entreprise et de contrôler le travail.

C'est ainsi que la République de Cuba a pu
 atteindre le développement économique et social. Les
 syndicats ont le droit de négocier avec l'employeur.
 Les syndicats ont le droit de participer à la gestion de
 l'entreprise et de contrôler le travail. Les syndicats ont
 le droit de négocier avec l'employeur. Les syndicats ont
 le droit de participer à la gestion de l'entreprise et de
 contrôler le travail. Les syndicats ont le droit de négocier
 avec l'employeur. Les syndicats ont le droit de participer
 à la gestion de l'entreprise et de contrôler le travail. Les
 syndicats ont le droit de négocier avec l'employeur. Les
 syndicats ont le droit de participer à la gestion de l'entreprise
 et de contrôler le travail. Les syndicats ont le droit de
 négocier avec l'employeur. Les syndicats ont le droit de
 participer à la gestion de l'entreprise et de contrôler le travail.

CHAPITRE 22

Lorsque Isabelle fut de retour aux grottes, les Guanches détournèrent la tête après un regard stupéfait sur l'enfant.

Un instant plus tard, elle se présentait devant Guadarfia. Celui-ci abandonna son siège, souleva la couverture de peau sous laquelle somnolait le nourrisson et l'examina avec insistance avant de retourner s'asseoir. Un moment durant, il observa Isabelle d'un air perplexe sans prononcer une parole. Debout près de lui, deux officiers, Mahi et Auago, guettaient, énigmatiques, la décision que leur guanarteme allait prendre. De celle-ci dépendait l'avenir de la jeune femme.

– Tu veux le garder ? demanda finalement Guadarfia.

Isabelle abaissa les paupières.

– Oui.

– Quel nom as-tu choisi pour lui ?

Isabelle faillit répondre Hannibal, se contrôla, puis dans un souffle déclara :

– Tanuithu.

Guadarfia resta un instant pensif avant de reprendre.

– C'est un beau nom. Tu sais que ton fils n'entrera jamais dans la caste des nobles. Il est marqué par le sang de nos ennemis.

– Je le sais.

Guadarfia se leva à nouveau, arpenta la grotte d'un air méditatif en martelant de sa canne le sol de terre battue, comme s'il voulait donner davantage de force aux mots qui allaient suivre. Un grand bonnet de poils mettait en valeur sa barbe noire, si longue qu'elle dissimulait son cou. Il se campa enfin devant Isabelle, les jambes légèrement écartées, les mains enroulées sur sa canne.

– Puisque tu décides de demeurer avec nous, il faut abandonner le nom que t'ont donné les chrétiens et reprendre celui de notre peuple. Désormais, tu t'appelleras Layna.

– Je m'appellerai Layna.

– Tu m'as sauvé deux fois la vie, et tu m'as permis de reconquérir le trône qu'on m'avait dérobé. Aussi, tu resteras sous ma protection haute et entière.

Il pivota vers ses officiers.

– Auago et Mahi répondront de ta sécurité comme ils répondent de la mienne, et ma fille Téguise restera ton amie. Mais, ainsi que je te l'ai dit, ton fils sera un paria. Ainsi va notre loi. En grandissant, il lui faudra remplir les tâches des plébéiens. Seul ton mariage avec un Guanche de la haute caste pourrait le sauver. Mais de nombreux étrangers t'ont souillée, et aucun ne se risquera à mêler sa vie à la tienne.

Les doigts de Layna se crispèrent sur sa robe.

– Je ne me marierai jamais. Mon cœur est mort.

– Soit, conclut Guadarfia, va reprendre des forces. Et qu'Ahicanac te protège.

*

* *

La vie reprit pour Layna. Un mois après le début de la trêve, les Français ayant tenu parole, les Guanches quittèrent les cavernes pour regagner leurs villages. Layna suivit Guadarfia à la Grande Aldée où elle retrouva la maison familiale. Celle-ci était restée dans l'état où l'avaient découverte les pillards espagnols une dizaine d'années plus tôt. Nul n'en avait franchi le seuil depuis, de crainte d'irriter les défunts qui y avaient vécu naguère.

En pénétrant dans sa demeure, Layna ouvrit toute grande la porte étroite pour laisser s'engouffrer le soleil de midi. Après avoir passé en revue les vases de terre cuite, les lits couverts de peaux et de nattes, les sièges de pierre polie agrémentés de couvertures, Layna se dirigea vers la remise où attendaient, rangés derrière un paravent, les spatules destinées à préparer le gofio, les sacs pour les grains et les farines. Rien n'avait bougé mais, après tant d'années, la vermine avait prospéré et les denrées périssables avaient disparu ou étaient devenues impropres à la consommation.

Layna se demanda par où elle allait commencer puis, ayant couché Tanuithu sur un lit, elle entreprit de remettre de l'ordre dans la maison. Guadarfia lui avait promis l'aide d'une domestique pour entretenir sa demeure et s'occuper de son fils. Cependant, il eût semblé sacrilège à la jeune femme de laisser à une autre le soin de nettoyer ce que ses parents avaient touché avant

de mourir. Quant à Tanuithu, elle n'était pas pressée de le confier à d'autres. Après avoir envisagé de le livrer à l'océan, elle ne songeait plus qu'à lui. Il était le seul être qui l'empêchait d'appeler la mort. Sans lui, elle serait restée avec Hannibal, aurait poursuivi sa trajectoire amoureuse, occultant les grandes questions, atteinte de cécité devant les malheurs de son peuple. Ainsi, elle remerciait Tanuithu de lui avoir décillé les yeux. Grâce à lui, elle était redevenue une Guanche. Elle avait retrouvé son identité. Une identité douloureuse à assumer. Car, le jour, la nuit, ses sens appelaient le grand chevalier roux. Il était la force et la douceur. Haut en verbe comme son père, elle ne l'avait jamais vu injuste. Pensait-il à elle ? La croyait-il morte ? La maudissait-il ? Savait-il qu'elle était mère ? En vérité, toutes ces interrogations empoisonnaient l'existence de Layna. Elle rêvait de s'approcher de Rubicon pour essayer d'apercevoir celui qu'elle aimait toujours. Son cœur s'embrasait, lui rappelait qu'elle était jeune, fougueuse, avide de vie. Puis la raison l'emportait. Elle se jetait alors sur Tanuithu, le serrait convulsivement contre elle, lui fredonnait ensuite des chansons pour le calmer, car le pressant trop fort, elle le faisait pleurer.

Sa maison remise en état, Layna reprit les activités inhérentes aux dames nobles. Confiant Tanuithu à une nourrice, elle se rendit avec Téguise dans le sanctuaire des harimaguadas. Là, entourée de jeunes filles désirant servir les dieux ou se marier, Layna retrouva tous les gestes propres aux travaux de la femme guanche, affinant les secrets des différents artisanats. C'est ainsi qu'elle se pencha de nouveau sur la confection de tissu à partir de fibres végétales, telles celles du jonc et du rotang. Négligeant la confection des filets de pêche et

des sacs servant à la conservation des graines et des fruits secs, Layna fabriqua des pagnes, des vêtements, des nattes rectangulaires ou rondes.

Elle s'intéressa également à la céramique et à la poterie, ses connaissances approfondies en France lui permettant de perfectionner la technique locale. Émerveillées, ses compagnes la regardaient créer des lampes, des ustensiles domestiques, des statuettes représentant des idoles.

Près d'elle, Téguise croissait en volume et non en beauté. À dix-huit ans passés, le temps étant venu pour elle de choisir un époux, comme toutes les jeunes filles bien nées qui suivaient l'enseignement des harimaguadas, Téguise suivait un régime grossissant. Elle se gavait de fèves, de figues blanches, de dattes, de miel sauvage, de lait, de fromage, de viande de chèvre ou de cochon, se repaissait d'escargots, de crabes, de sardines et d'anguilles, de names*, de pignons, d'arbouses, car, seules les femmes ayant les hanches accueillantes et une vaste poitrine pouvaient engendrer des bébés robustes et sains.

Tana surveillait jalousement l'évolution de l'embonpoint de ses protégées. Seule Layna échappait à sa vigilance, car elle ne se marierait sans doute jamais. Et il était surprenant de comparer l'aspect des harimaguadas, pâles en raison de leur vie recluse, enfermées dans de longues robes descendant jusqu'à terre, à celui des prétendantes au mariage, grasses et hâlées.

Téguise prospérait donc dans la sérénité. Guadarfia hésitait entre deux prétendants pour elle : Mahi et Auago. Il lui faudrait en choisir un seul car, fille de guarnarteme, Téguise ne pouvait avoir deux ou trois époux

* Variété de pommes de terre douces.

comme l'autorisait la tradition, les femmes étant sur l'île moins nombreuses que les hommes.

*

* *

Depuis la mort de son frère Afche, Ananahui ne dormait plus. Des nuits durant, il se retournait sur sa couche en gémissant. Sans cesse, il se revoyait lançant la première pierre de la lapidation. Il se réveillait alors en sursaut comme si ses chairs elles-mêmes avaient éclaté.

Diplomate, après la mort de son rival, Guadarfia avait pardonné aux félons. Le nombre de Guanches diminuant régulièrement au fil des razzias, ce n'était point le moment de favoriser les divisions. Tous ensemble il fallait tenir tête aux invasions. Or, ils en vivaient une nouvelle, celle des Français, pire que les autres puisque ceux-ci avaient décidé de coloniser les îles et d'y demeurer.

Frappés par cette évidence, les dissidents avaient rejoint Guadarfia. Seul Ananahui conservait de la rancune envers le guanarteme qui lui avait ordonné de frapper son frère. Mais sa haine ne se dirigeait pas contre lui. Prétextant que Guadarfia n'était pas de pur sang royal, Afche avait joué et perdu avec la mort pour châtement. Non, la haine d'Ananahui visait Layna. C'était elle qui, à deux reprises, avait favorisé l'évasion du guanarteme. C'était elle qui avait bouleversé le cours des événements. C'était elle qui, aujourd'hui, se promenait avec Téguise ; c'était à elle encore que Guadarfia demandait des renseignements et des conseils concernant les Français. C'était elle enfin qui exhibait un rejeton impur, pendu à ses mamelles !

Ananahui savait une chose. Il ne retrouverait la paix et le sommeil que lorsque Layna disparaîtrait. Son frère sans sépulture méritait au moins cela. Oui, il tuerait bientôt celle par qui le mal était arrivé. Désespéré, Ananahui se demandait bien comment.

*

* *

Alors qu'Ananahui ruminait ses projets de meurtre, le faycan et Tana, la doyenne, ne décoléraient pas. C'est que le mal gagnait tout Tyterogakaet. Les Guanches baptisés à Rubicon ne cessaient d'émerveiller les villageois en leur contant les miracles de la Genèse.

Informé de la situation, Guadarfia avait longuement questionné Layna à ce propos, et force lui avait été d'admettre que la religion chrétienne l'emportait sur la religion guanche sur bien des points. Le Dieu des chrétiens, de toute façon, était bien supérieur à celui des Canariens puisqu'il leur avait donné des armes et des bateaux pour conquérir le monde. Le faycan et Tana avaient beau multiplier les actes rituels dédiés aux divinités, au culte des astres et aux esprits protecteurs incarnés par leurs ancêtres, la plupart des Guanches rêvaient à présent de Jésus, d'Ève, d'Adam, du serpent, de Moïse et du Seigneur du Paradis. S'ils croyaient en Lui, peut-être leur procurerait-il la force de résister à ceux qu'Il avait envoyés chez eux ou, tout au moins, permettrait-il qu'ils vivent en harmonie sans voir s'éteindre leur race par le fer et le sang.

Guadarfia lui-même commençait à s'interroger sur le pouvoir réel d'Ahicanac et des althos de la religion guanche.

*

* *

Auago poussa un soupir de satisfaction. Assis sur un banc dans l'amphithéâtre où se déroulaient les jeux, les tests d'agilité et les compétitions guerrières, il suivait d'un œil bon enfant la noblesse guanche occupée à l'entraînement militaire. Depuis des siècles, les champions s'affrontaient armés de trois pierres, d'une massue et d'un poignard. Le combat débutait par le jet de pierres que l'on devait éviter. Ensuite, venait le corps à corps. Lors d'une joute, la massue effleurait l'adversaire et le poignard se posait sur la gorge du vaincu pour marquer la victoire.

Auago observa un moment son ami Mahi qui luttait contre un membre de la garde de Guadarfia. La cause était entendue d'avance, Mahi étant le guerrier le plus puissant de Tyterogakaet après Auago lui-même. Jamais Mahi n'avait triomphé de Auago.

Avec ses sept pieds de haut et ses deux cent cinquante livres, Auago ne pouvait être mesuré à la toise commune. De mémoire de Guanche, on ne se souvenait pas avoir croisé un homme aussi redoutable. Seul Mahi, plus petit d'un demi-pied et plus léger de vingt livres, parvenait à lui résister un instant avant de céder devant l'incroyable masse de muscles. L'un des grands jeux d'Auago était de s'accroupir et de demander à deux jouteurs de s'asseoir et de se cramponner à chacune de ses immenses mains. Il se redressait ensuite, les enlevait bras tendus vers le ciel sans donner l'impression de fournir quelque effort. Lors de l'enlèvement de Guadarfia par Bertin de Berneval, il avait fui en terrasant trois soudoyers, et si les Français n'avaient pas été si puissamment armés, à lui seul il aurait libéré son roi.

Incontestablement, c'était Auago qui lançait le plus loin le javelot, le palet, soulevait les charges les plus lourdes, et retenait le plus l'affection du guanarteme. À tel point que ce dernier lui avait annoncé son intention de lui offrir sa fille Téguise pour épouse. Car Auago appartenait à la haute noblesse. Il était cousin de Guadarfia et deuxième officier du royaume. Ainsi son rang n'avilissait pas le sang royal.

Mais Auago avait refusé cet honneur.

– Guanarteme, avait-il avoué en baissant le front vers le sol, je ne peux vous dire oui. Depuis plusieurs lunes mes yeux se sont tournés vers une femme sans que je puisse rien faire pour résister.

Guadarfia avait froncé les sourcils, étonné qu'on rejetât une si généreuse proposition.

– Qui est cette femme ?

Un temps de silence.

– Layna...

– Layna !

La surprise chez Guadarfia s'était métamorphosée en stupeur.

– Tu ne peux l'épouser. Elle a enfanté un paria !

– Si elle devient ma femme, mon rang lavera l'infortune, et j'éviterai à Tanuithu de devenir boucher ou bourreau.

– Hum ! avait grommelé Guadarfia, tu as peut-être raison. Layna m'a sauvé deux fois. Son mérite est grand, et je serais heureux que tu effaces le malheur de ses yeux.

Guadarfia avait esquissé un sourire résigné avant de poursuivre :

– Téguise est belle. Le soleil lui-même ralentit sa course pour la contempler. Les prétendants sont nom-